

une cigogne qui aurait retourné son nid, un soldat ottoman ; les stations, les trains eux-mêmes ont une garde militaire et l'agent des postes ne donne ou ne reçoit ses paquets que sous l'œil placide d'un fantasin. L'honnête Pandore qui, dans nos gares françaises, préside majestueusement au mouvement des trains, est rassurant et débonnaire ; mais, là-bas, tout ce déploiement de force, tout ce luxe de précautions inspire plutôt l'inquiétude que la sécurité : il révèle une situation anormale et troublée. Dans les champs, des hommes armés veillent sur les travailleurs occupés à la moisson ou à la vendange. Dans les villes, à Monastir surtout, les indigènes ne se risquent guère à sortir la nuit tombée ; la défiance est partout, les attentats sont fréquents ; un voile de tristesse pèse sur le pays. La Macédoine, autrefois si fertile, est aujourd'hui désolée, inculte. La terre noire des plaines pourrait se couvrir de magnifiques moissons ; elle ne donne que de maigres récoltes à peine suffisantes pour nourrir les habitants ; une végétation parasite de buissons et de mauvaises herbes envahit les champs ; les collines, déboisées, dénudées par la dent des troupeaux, érodées par les pluies, laissent ruisseler leurs eaux qui dégringolent le long des pentes rapides, ravinent profondément le sol, emportent la terre arable ; la fertile Macédoine, entraînée par les torrents, descend dans le golfe de Salonique qui, avant un siècle, ne sera plus qu'un bassin fermé. Les villages se blottissent dans le creux des vallées ou se nichent sur les sommets escarpés ; pas une ferme, pas une maison isolée ; les chaumières se serrent les unes contre les autres, peureusement.

Depuis six ans, la Macédoine vit sous cette terreur ; le sang y coule, la misère y règne sans que les passions s'apaisent, sans que les haines s'émoussent.